

LE LISEUR

THE READER

DE STEPHEN DALDRY

FICHE TECHNIQUE

USA/ALLEMAGNE - 2009 - 2h03

Réalisateur :
Stephen Daldry

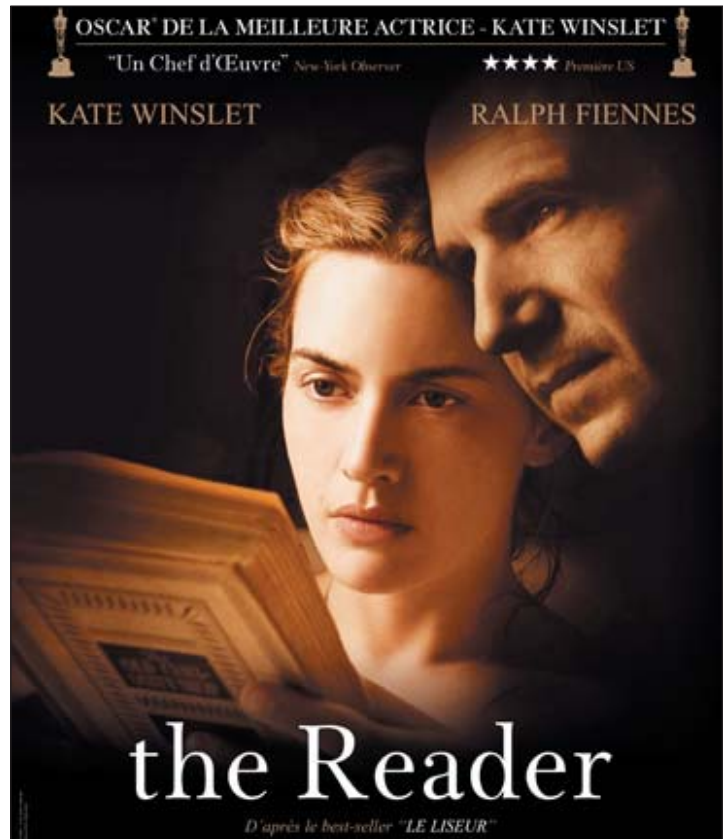
Scénaristes et dialoguistes :
David Hare d'après le roman de
Bernhard Schlink

Image :
Chris Menges

Montage :
Claire Simpson

Musique :
Alberto Iglesias

Interprètes :
Kate Winslet
(Hanna Schmitz)
Ralph Fiennes
(Michael Berg, adulte)
David Kross
(Michael Berg, jeune)
Bruno Ganz
(Rohl)
Lena Olin
(Rose Mather / Ilana)
Alexandra Maria Lara
(Ilana Mather jeune)
Karoline Herfurth
(Marthe)



SYNOPSIS Allemagne de l'Ouest, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Un adolescent, Michael Berg, fait par hasard la connaissance de Hanna, une femme de trente-cinq ans dont il devient l'amant. Commence alors une liaison secrète et passionnelle. Pendant plusieurs mois, Michael rejoint Hanna chez elle tous les jours, et l'un de leurs jeux consiste à ce qu'il lui fasse la lecture. Il découvre peu à peu le plaisir qu'elle éprouve lors de ce rituel tandis qu'il lui lit *L'Odyssée*, *Huckleberry Finn* et *La Dame au petit chien*. Hanna reste pourtant mystérieuse et imprévisible. Un jour, elle disparaît, laissant Michael le cœur brisé. Huit ans plus tard, devenu étudiant en droit, Michael assiste aux procès des crimes de guerre Nazi. Il retrouve Hanna... sur le banc des accusés.

CE QU'EN DIT LA PRESSE

Charlie Hebdo - Jean-Baptiste Thoret
Winslet irradie tellement le film qu'à la fin on se demande ce que, sans sa présence, il aurait été.



Dvdrama - David A.
Superbement emmené par ses comédiens, le film aborde à la fois la romance impossible et la réflexion de la responsabilité de tout un chacun devant les crimes d'une nation.

Filmsactu - Elodie Leroy
On reprochera au film son système narratif académique (...), mais le propos n'en soulève pas moins des questions morales osées et pertinentes, en plus de délivrer quelques précieux moments intimistes.

L'Express - Eric Libiot
C'est nier l'essence même du cinéma que de reprocher à un film de nourrir la réflexion sur les thèmes qu'il développe par l'émotion que ces thèmes suscitent. Tout est alors question de distance (...) et, dans ce registre, Daldry reste à la bonne place.

Ouest France - La rédaction
Un certain malaise s'installe à l'écran. Mais c'est toujours l'intense émotion qui finit par nous emporter tout en nous donnant à penser et à réfléchir.

TéléCinéObs - François Forestier
Daldry reste dans la lignée de David Lean ou d'Anthony Asquith, et donne à ses acteurs, dont Kate Winslet, l'espace nécessaire pour s'épanouir. C'est bouleversant et d'une grande beauté.

Télérama - Juliette Bénabent
(...) Comment s'accomoder d'avoir aimé un monstre ? Jamais mani-

chéen, d'une sobriété infaillible, le film s'abstient de toute réponse (...)

Brazil - Elodie Cassarino
(...) Malgré le classicisme parfois plombant de la mise en scène et la construction en flashbacks plus ou moins réussie, le film (...) tient en haleine et met la boule au ventre.

La Croix - Arnaud Schwartz
(...) Le cinéaste échoue à nous convaincre totalement avec cette adaptation, qui a pourtant valu à Kate Winslet de recevoir (...) la convoitée statuette.

Le Journal du Dimanche - Jean-Pierre Lacomme
S'il n'y a pas grand-chose à redire du point de vue artistique, le fond, en revanche, est plus problématique. Daldry privilégie le drame personnel d'Hanna (...) à la tragédie vécue par les prisonnières qu'elle gardait.

Paris Match - Alain Spira
En dépit des qualités du film, on ressent un malaise face à cette histoire qui nous impose d'avoir de l'empathie pour cette ancienne SS (...) présentée en héroïne romantique sous les beaux traits de Kate Winslet.

Première - Didier Roth-Bettoni
Le cinéaste n'a rien perdu de son savoir-faire technique (...) Même s'il souffre de défauts (...) le film de Daldry transcende le roman en créant un malaise durable.

Libération - La rédaction
Psychodrame assez épais (...), le film (...), sur fond de questionnement moral, souffre d'une mise en scène empesée qui ne lésine pas sur le fond de teint et les violons.

Chronic'art.com - Vincent Malausa
Ouille le gros pitch qui pue. (...) Pris dans sa mécanique neuve, le film brasse une tourbe de grands thèmes qui finissent par se noyer les uns dans les autres, cherchant un temps du côté de la passion érotique interdite (...), moisissant plus tard dans un fatras moral douteux et maladroit (...) que vient encore alourdir le sens du détail sociologique obscène du cinéaste.

DU LIVRE AU FILM

Comment peut-on vivre dans l'ombre du plus grand crime de l'histoire moderne ? Les fils doivent-ils assumer les péchés impardonnables de leurs pères ? Est-il possible de refuser un héritage trop lourd, trop terrifiant, trop ignoble pour qu'on puisse jamais s'en défaire ?

The Reader raconte l'histoire d'un adolescent dans l'Allemagne d'après-guerre. Son éveil à l'amour se fait en compagnie d'une femme qui cache un passé honteux et un secret intime encore plus enfoui. La curiosité du jeune homme cède vite la place au sentiment de culpabilité typique de ceux qui ont grandi après l'Holocauste, raison pour laquelle le réalisateur Stephen Daldry



n'hésite pas à décrire **The Reader** comme «un film sur la vérité et la réconciliation».

Le récit de **The Reader** traite de l'influence profonde qu'ont les mots et la littérature sur l'évolution des comportements humains. Il y a donc une vraie logique à ce qu'il s'agisse de l'adaptation d'un livre simple, sobre mais bouleversant, «un roman formellement superbe, dérangeant et, au final, très dur moralement», selon le *Los Angeles Times*.

Écrit par le professeur de droit berlinois et auteur de romans policiers Bernhard Schlink, ce récit semi autobiographique a été publié en 1995 puis traduit en 40 langues. Il fut le premier roman allemand placé en tête de la liste des best-sellers du *New York Times*, après que Oprah Winfrey l'a choisi en 1999 pour en faire le sujet de son émission littéraire. «Qui aurait pu croire qu'un livre de seulement 218 pages pourrait provoquer tant d'émotions ?» demanda Winfrey à l'antenne, après avoir noté qu'aucun autre livre sélectionné pour son programme n'avait attiré autant de lecteurs masculins.

«Ce récit parle de ce que nous appelons «la seconde génération», dit Schlink, qui évoque «les chanceux qui sont nés après», à savoir les enfants de l'après-guerre. «On a grandi d'une façon assez innocente, jusqu'à ce qu'à un certain point, nous réalisons ce que nos parents, nos prêtres, nos profs avaient fait. Aimer quelqu'un qui a été impliqué dans des événements atroces peut être extrême-

ment perturbant.» En Allemagne, le processus menant à la compréhension de ce qui s'était passé a même généré un terme spécifique - *Vergangenheitsbewältigung* - qui signifie «la lutte pour essayer de se confronter au passé». Le roman de Schlink est considéré comme une pièce décisive pour comprendre l'histoire du pays, au point d'être utilisé comme manuel dans certaines écoles allemandes. Les droits d'adaptation cinématographique de **The Reader** ont été achetés par Harvey Weinstein et Miramax Films en 1996. À la demande de Weinstein, Anthony Minghella et son partenaire Sydney Pollack sont entrés dans le projet, Minghella devant, à l'origine, écrire l'adaptation et réaliser le film. L'auteur de théâtre Sir David Hare était également intéressé. Comme Minghella venait d'empiler les récompenses pour **Le patient Anglais** et développait d'autres projets de grande ampleur, Hare essaya sans succès de le convaincre de lui confier l'écriture du scénario de **The Reader**. Minghella ne voulait rien entendre.

Près d'une décennie passa sans version terminée du script. Le réalisateur Stephen Daldry - qui avait étudié l'allemand dans sa jeunesse et vécu un temps à Berlin - demanda à Minghella s'il y avait une possibilité qu'il lui cède le projet. Conscient qu'il ne trouvait pas le temps de s'y atteler personnellement, Minghella accepta à condition que Daldry en fasse son prochain film et que lui-même et Pollack en soient les produc-

teurs. Pour l'adaptation, Daldry se tourna tout naturellement vers Hare, déjà son complice sur **The Hours**. «On avait fait **The Hours** ensemble, c'est donc le second film compliqué et ambitieux sur lequel nous collaborons», dit ce dernier. «On est très profondément liés, un peu comme des gens qui ont fait la guerre ensemble. On connaît intimement nos forces et faiblesses respectives.»

Contrairement au roman qui procède chronologiquement en trois segments distincts, le scénario de **The Reader** «saute à travers le temps», selon les termes de Hare, sa structure transportant le spectateur à différents moments clés de la vie du personnage principal, des années 50 aux années 90, et inversement. En tant que dramaturge et metteur en scène de théâtre, Hare s'efforce dans ses créations originales de se libérer d'un trop grand respect des traditions théâtrales. De même, il a ici cherché une approche novatrice et excitante qui lui permette d'échapper aux «sempiternelles voix off» qui plombent les films racontés à la première personne.

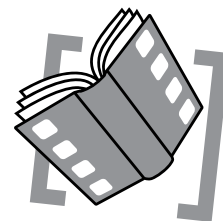
«Quand je vais au cinéma, je suis assommé par tous ces films dont je peux prévoir le style et la forme dès que les lumières s'éteignent,» dit Hare, qui tenait surtout à distinguer **The Reader** des clichés habituels des films traitant de l'après-guerre, des camps de concentration et des complicités individuelles avec les crimes commis par l'État. «Je ne m'intéresse qu'à ce qui échappe clairement aux "genres" quels qu'ils soient», dit-



**CINÉMA[s]
LE FRANCE**

8 rue de la Valse 42100 Saint-Étienne

Le centre de Documentation du Cinéma[s] Le France, qui produit cette fiche, est ouvert au public du lundi au jeudi de 9h à 12h et de 14h30 à 17h30 et le vendredi de 9h à 11h45 et accessible en ligne sur www.abc-lefrance.com



Contact : Gilbert Castellino, Tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com

il. «En tout état de cause, il ne s'agit en RIEN d'un film sur l'Holocauste. Il y a eu 252 films sur l'Holocauste», poursuit Daldry, «et j'espère qu'il y en aura au moins autant à l'avenir.»

Mais *The Reader* est à ses yeux bien différent. Il en parle comme d'«une œuvre étrange», qui déjoue toutes les attentes. À l'inverse de la plupart des histoires de rescapés, le personnage dont on apprend qu'il a survécu aux camps n'est pas montré comme une victime, mais au contraire comme une force de la nature, tant sur le plan moral qu'intellectuel.

Hare, Daldry, Minghella et Pollack avaient beau s'accorder sur la nécessité d'innover et d'expérimenter cinématographiquement, un aspect du projet n'a jamais varié : la nécessité de respecter et d'honorer les victimes du Nazisme. Tous étaient convaincus que le terme "Pardon" ne devait pas être mentionné. Le film évite donc les notions vagues de Rédemption et de Pardon, s'efforçant au contraire de traiter le problème très concret d'une génération qui tente de regarder en face les taches de son passé.

À cet effet, le scénariste et le metteur en scène ont tous deux voyagé en Allemagne en compagnie de Schlink pour discuter du poids de la culpabilité collective après la guerre et des réactions provoquées par son livre. «Le roman a une signification historique importante en Allemagne», explique Daldry. «C'est LE livre qui traite la question décisive de savoir : comment pouvons-nous

continuer après ce que nous avons fait ?»

«Le livre a reçu les plus extraordinaires louanges et les plus violentes attaques» précise Hare. «Essayer d'explorer et de comprendre les crimes Nazi est une démarche dangereuse et incertaine - il n'y a rien de plus facile que de franchir sans le vouloir une ligne invisible.»

Déterminé à montrer «comment les fils d'une génération criminelle avaient été contraints de vivre avec les conséquences» des actes atroces de leurs parents, Daldry était inflexible. «Le film aborde les crimes de guerre de façon très directe», dit le réalisateur, déterminé à ne pas décrire les gardiens des camps comme des Ogres ou des vilains de cinéma, mais plutôt comme des ouvriers de base et des habitants du coin. «Le film montre les gens ordinaires qui commettent ce genre de crimes, la banalité du mal.»

Contrairement à bien des scénaristes dont l'implication cesse dès lors qu'ils ont livré leur dernier draft, Hare est resté auprès de Daldry tout au long de la production, comme il l'avait fait sur *The Hours*.

«Stephen m'accepte comme collaborateur du début du tournage à la fin du montage», explique le dramaturge. «Il refuse de travailler avec des gens qui ne sont pas prêts à collaborer avec lui de manière très poussée. En un sens, cela ressemble plus à un travail pour le théâtre que pour le cinéma. Il est le cinéaste le plus consciencieux avec lequel j'ai jamais

travaillé - rien de ce qui passe devant son objectif n'est dû au hasard.»

Quant à l'auteur du roman, Schlink, il participa à l'aventure d'une façon qu'il n'aurait sans doute jamais pu imaginer, finissant même par apparaître comme figurant dans une scène d'extérieur dans un jardin de bière, où les amants maudits Hanna et Michael déjeunent pendant des vacances à vélo. C'est là qu'il eut l'occasion de remarquer que Daldry poussait son obsession pour l'authenticité et l'honnêteté jusqu'aux détails les plus infimes, qu'il s'agisse d'un accessoire d'époque ou d'un regard furtif lancé par un des comédiens. «Stephen a le sens des détails les plus fins, les plus subtils et c'est un talent pour lequel j'ai une très grande admiration.»

Dossier de presse

FILMOGRAPHIE

Longs métrages :

Eight	1998
Billy Elliot	2000
The Hours	2003
Cinema 16 : British Short Films	
Le liseur	2009
Hellfire Club	

Documents disponibles au France

Revue de presse importante
Positif n°578
Fiches du cinéma n°1949